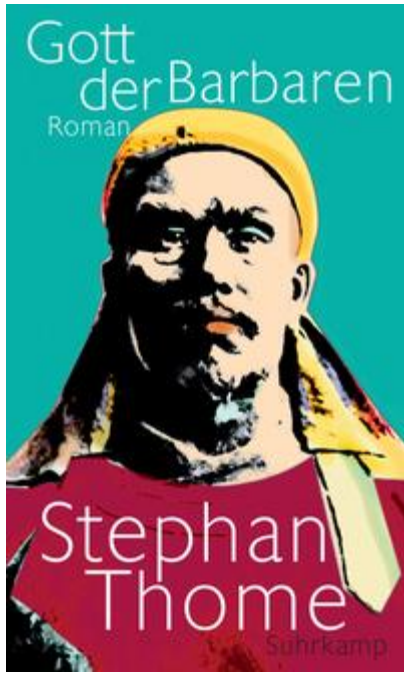




Stephan Thome
God of the Barbarians

Novel

(Original German title: Gott der Barbaren)

719 pages, Clothbound

Publication date: 10 September 2018

© Suhrkamp Verlag Berlin 2018

Sample translation by Anne Kubler

pp. 7 – 18

Réflexions d'un inconnu

Personne ne sait rien sur eux. Certains les nomment les bandits aux cheveux longs, d'autres les adorateurs de Dieu, mais pourquoi ne se rasent-ils pas l'avant du crâne et quel Dieu adorent-ils ? Ils seraient d'abord apparus dans la province du Guangxi, dans une région isolée du nom de mont des Chardons, où les gens sont si pauvres qu'ils mangent du riz noir et vivent dans des huttes aux toits percés. Des paysans immigrés, appartenant au peuple Hakka, méprisés par les autochtones. L'un de mes collègues les a nommés les mange-terre du Sud, eux qui n'auraient attendu qu'une seule chose, la venue de quelqu'un qui les égare par des discours subversifs. Dans ce cas, un candidat recalé aux examens d'entrée comme il y a en a tant parmi nous. Par trois fois collé puis devenu fou, disent les gens, mais est-ce vrai ? J'ai moi-même échoué une fois aux examens et je sais l'effet que produit l'écroulement du grand rêve. On s'est enfoncé des épines dans les chaussures afin de ne pas s'endormir sur nos livres, et tout cela en vain ?

Aucuns croient qu'il y a un lien avec les démons étrangers. Eux non plus, personne ne sait qui ils sont. Un jour ils vinrent par-delà l'Océan et s'établirent sur nos côtes, comme si elles leur appartenaient. Ils font le commerce de l'opium, formulent leurs exigences, menacent de guerre si elles ne sont pas satisfaites. Leur présence mécontente le ciel, mais notre empire n'est malheureusement plus aussi fort qu'auparavant. De toute éternité nous combattons contre les barbares à nos frontières, mais jamais ils n'avaient possédé de canons d'une telle puissance de feu. En mer de Chine méridionale, les étrangers ont occupé une île, afin d'accroître encore le trafic d'opium et d'adorer leur Dieu étranger. Shang Di,

le Seigneur du Ciel, c'est lui, semble-t-il, que vénèrent aussi les hommes aux longs cheveux. Quand, pour la troisième fois, le chef de ces derniers échoua aux examens, les démons étrangers lui auraient offert un livre afin de l'ensorceler. À son retour au village, il tomba rapidement malade, et alors qu'il était couché au lit avec de la fièvre, il rêva que Shang Di l'appelait à lui au Ciel, lui donna une épée et lui ordonna de tuer les démons. C'est ainsi que tout a commencé, dit-on. Un rêve s'écroule et un autre se forme. Depuis il se prend pour le Fils de Dieu et considère comme des démons tous ceux qui portent la natte et servent l'empereur dans la capitale – comme moi.

Est-ce que la survenue des étrangers a bouleversé l'ordre cosmique ? Entre-temps les rebelles possèdent leur propre capitale, dans laquelle résidaient jadis les empereurs Ming et qu'on appelle maintenant la « capitale céleste ». Jeune homme, j'ai admiré ses rues et ses jardins somptueux, j'ai posé un regard nostalgique sur les bateaux de fleurs de la rivière Quinhuai. Quand une telle ville est conquise, cela signifie quelque-chose, mais quoi ? Comment des paysans pauvres et incultes peuvent-ils occuper des territoires plus grands que leur province ? Ils vénèrent leur chef comme un roi céleste, et je ne cesse de m'en étonner. Quand les collègues des bureaux du yâmen les insultent, je pense en secret au fait que l'empereur du Nord est aussi un étranger, un Mandchou originaire d'au-delà de la Grande Muraille. Je me demande ensuite s'il ne vaut pas mieux que nous soyions gouvernés par l'un des nôtres. Autrefois je n'y aurais même pas songé, pourquoi le fais-je à présent ? Le ciel n'a pas de préférence, est-il écrit dans le Livre de l'Histoire, il favorise seuls les vertueux.

Il y a des jours où je ne me reconnais pas. Le gouverneur pour lequel je travaille est si corrompu, comme nombre de hauts fonctionnaires, que parfois je souhaiterais que quelqu'un vienne donner un grand coup de balai. Bien que je préfère rester au calme dans une chambre et lire, je rêve du déluge purificateur. Un junzi se doit d'étudier les textes sacrés, de sacrifier aux ancêtres et d'éduquer ses enfants à la piété et à l'humilité. Tout cela je l'accomplis aussi bien qu'il m'est possible de le faire, et pourtant mon cœur ne connaît pas de repos. Pourquoi donc ? D'où vient cette colère en moi ?

Il y a trois cent ans vécut le célèbre fonctionnaire Hai Rui. Dépité de voir l'empire dans un état aussi pitoyable, il porta ses plaintes à l'empereur qu'il rendait responsable des nombreux dysfonctionnements. « Depuis longtemps », écrivit-il, « les hommes ont commencé à tenir votre Majesté pour indigne. » Avant d'envoyer le texte, il s'acheta un cercueil. Il fut arrêté et ne dut de réchapper de l'exécution qu'à la mort prochaine de l'empereur, mais quand on rapporta à Hai Rui la nouvelle, loin de s'en réjouir, en deuil, il fondit en larmes. À sa sortie de prison, il gravit les plus hauts échelons de la hiérarchie, et néanmoins il ne laissa à sa mort pas même assez d'argent pour payer des funérailles

convenables. Beaucoup le considèrent comme un excentrique et un insensé, à mes yeux il est un modèle, finalement, souvent on me prend aussi pour un fou, parce que j'apprends à ma fille à lire et à écrire au lieu de lui bander les pieds.

Que ferait Hai Rui à ma place ? On dit que les rebelles veulent poursuivre l'offensive, en pareil cas, on combattrait aussi pour notre ville. Sont-ils notre salut ou notre perte ? Devons-nous fuir ou rester ? Mes enfants lèvent leur regard vers moi sans se douter de la confusion de mes sentiments. Malheur à nous ! Nous vivons une période de doutes et de mauvais présages, personne n'est plus en sécurité.

1. Le port parfumé

Shanghai, été 1860

Lorsque j'avais encore une femme et mes deux mains, j'étais un homme heureux. Cela m'apparaît seulement depuis que je suis à Shanghai et que j'ai beaucoup de temps pour réfléchir. Le mois de juin touche à sa fin et dans la maison où je suis couché, la charpente craque sous l'effet de la chaleur. Depuis le port situé à proximité monte l'effervescence des masses de ceux qui veulent quitter Shanghai avant l'arrivée des rebelles. Jusqu'à dix pièces d'argent de un dollar américain, m'a-t-on raconté, c'est le prix qu'exigent les passeurs des passagers pour leur faire traverser le fleuve en bateau, lesquels, une fois débarqués sur l'autre rive, loin d'être en sécurité sont juste laissés à eux-mêmes. De la vallée du Yang-Tsé déferlent constamment de nouveaux flots de réfugiés, comme une immense vague d'étrave, la guerre les charrie en avant d'elle. Si le malheur ne s'était pas abattu sur moi en cours de route, me retenant cloué au lit les trois-quarts de l'année déjà, je serais depuis longtemps à Nankin, la capitale céleste sise dans le cours inférieur du grand fleuve. Ou bien en serait-il autrement ? Est-ce que quelque-chose d'autre serait advenu qui m'aurait coûté plus que ma main gauche ?

Au moins je suis droitier. Entre les attaques de fièvre, qui m'éprouvent à intervalles réguliers, il n'y a rien à faire et mon hôte – le révérend Jenkins de la London Missionary Society et sa femme Mary Ann – ont déposé à mon attention quelques feuilles de papier dans la chambre. Pour écrire des lettres, ont-ils pensé, mais à qui les adresserais-je ? Je parle bien de temps à autre à Elisabeth, mais seulement la nuit, quand je perd le sommeil et que les souvenirs prennent la place des rêves. Alors je repense à tout ce qui s'est passé depuis le début de mon voyage. Pour chacun d'entre nous, il existe une limite en-deçà de laquelle on supporte sans devenir un autre, et j'avais déjà franchi la mienne bien avant ce jour fatal sur le lac Poyang. Sans même m'en rendre compte. Après l'échec de la révolution dans ma patrie, je voulais commencer une nouvelle vie en Amérique, mais les choses se déroulèrent différemment et je ne suis même plus sûr désormais que cela existe – une nouvelle vie. On suit son chemin sans savoir où il mène. Le mien m'entraîna, en passant par Rotterdam et Singapour, à Hong-Kong, où je fus heureux pour un temps, puis me poussa toujours plus profondément dans ce pays gangréné par la guerre. Sur le lac, un pirate chinois fut plus

rapide que moi avec son arme, et même Alonso Potter ne put rien pour sauver ma main. À présent, j'ai tout perdu, peu de choses à regretter et aucune idée de la suite.

Peut-on avec une seule main aider à renverser l'empereur de Chine ?

Quand et avec quelles forces les rebelles atteindront Shanghai, cela personne ne le sait. Il y a encore quelques semaines, ils étaient enfermés dans Nankin, maintenant leurs armées assaillent la vallée du Yang-Tsé et provoquent la panique dans les villes. Comme les soldats de Napoléon par le passé, ils surgissent toujours dans le dos de l'ennemi sans se laisser retenir par les fleuves ou les montagnes. D'après le North China Herald, Suzhou serait en passe de tomber entre leurs mains et les colonnes de fumée au-dessus de Hangzhou, je les ai vues de mes propres yeux. Un soulèvement de paysans et de charbonniers du Sud, qui croient suivre le Fils de Dieu, le Roi du Ciel, lequel se trouve d'ailleurs être le cousin de mon meilleur ami. La missive qui m'invite à rejoindre Nankin, je l'ai mise dans la poche de mon vêtement, déchirée et détrempée, mais on peut encore reconnaître le sceau. Il reste juste à savoir s'il me reste assez de force pour entreprendre le voyage. À contre-courant des flots, à travers le déluge qui menace de désoler la Chine toute entière.

Mon nom est Philipp Johann Neukamp. Fils aîné d'un maître-menuisier de la Marche, je suis sans travail depuis mon retrait l'an dernier de la Société missionnaire de Bâle. Ce qui est arrivé ensuite, je ne l'ai encore raconté à personne, et pour rendre les faits compréhensibles, il me faut entrer quelque-peu dans le détail. Je crois pouvoir considérer comme connu les événements de 48 ; mon rôle dans ces derniers ne fut pas bien grand, mais je fus cependant contraint, quand tout fut terminé, de m'éloigner pour un temps des territoires de la Confédération germanique. Dans les Provinces-Unies je cherchais à me procurer l'argent nécessaire à la traversée en bateau vers le seul pays au monde qui n'est pas gouverné par des princes mais par des hommes libres. Travailler de ses mains n'était pas quelque-chose de nouveau pour moi. Dormir dans une grange, un dortoir surpeuplé ou à la belle étoile ne me faisait rien. Deux talents m'ont été précieux dans la vie, surtout après mon arrivée en Chine : un don pour les langues étrangères et une santé de fer. Dans le port de Rotterdam, il y avait suffisamment de caisses à transporter, et au bout de quelques-mois, je maîtrisais assez le hollandais pour trouver un meilleur emploi. Jong & Fils, un atelier spécialisé dans l'équipement intérieur des navires, m'embaucha mais la somme qu'il me fallait amasser pour payer la traversée pour l'Amérique restait inatteignable. C'est alors que je rencontrai un homme qui, par une seule remarque, donna littéralement une autre direction à ma vie. Peut-être est-ce là mon troisième talent, celui de

savoir rencontrer la bonne personne au bon moment. Lors de mes pérégrinations à travers l'Allemagne, j'avais croisé la route de Robert Blum, lequel m'emmena, bien que j'eusse fréquenté l'école durant six années seulement, aux réunions des Amis de Schiller. Blum fit en sorte de me procurer une place au paradis du Théâtre de Leipzig, d'où je pus assister à la représentation de Don Carlos, et il me dit cette phrase, dont je n'avais jusqu'alors que pressenti la vérité sans vraiment la comprendre : la monarchie est la haute trahison du peuple. Si j'étais en mesure de le faire, aujourd'hui encore j'irai à Vienne afin de planter mon poignard dans le coeur desséché du vieux de Windisch-Graetz, mais ça c'est une autre histoire.

À Rotterdam je rencontrai Karl Gutzlaff.

C'était fin 1849, durant un hiver doux et pluvieux. En allant au travail, j'ai vu une pancarte qui annonçait la conférence d'un missionnaire allemand, lequel devait parler de ses aventures en Chine, et comme je n'avais rien de mieux à faire après ma journée de travail, je m'y suis rendu. À l'époque, Gutzlaff voyageait à travers l'Europe pour récolter de l'argent en faveur de son association chinoise, et partout où il se produisait, il remplissait les salles, même l'église Saint-Laurent de Rotterdam était pleine. En habit de pêcheur chinois, il s'exprimait comme un prophète de l'Ancien Testament, en tout cas en allemand et en hollandais, mais avec tant d'emprunts aux langues étrangères, que j'en eus le tournis rien qu'à l'écouter parler. Il relatait l'extrême pauvreté et la corruption des mandarins, dont l'attitude semblait correspondre à celle que je connaissais de la part des inspecteurs de police et des censeurs, il évoquait des parents obligeant leurs enfants à mendier afin qu'ils ne meurent pas de faim, ce qui se produisait tout de même bien trop souvent. Les auditeurs étaient pendus à ses lèvres, à l'issue de la conférence, ils se jetèrent pour ainsi dire les uns sur les autres afin de mettre leur argent dans la boîte à dons. Pour moi, ce fut une révélation comme le Don Carlos quelques années plus tôt, mais comme je n'avais pas un sou, j'interpellai le conférencier et lui demandai ce que je pouvais faire d'autre. Je ne savais pas moi-même à quoi je pensais. Karl Gutzlaff eut une idée. « En bonne santé et costaud ? » interrogea-t-il en m'examinant.

D'une manière décidée, je hochai la tête en signe d'approbation.

« Croyant ? »

Je hochai la tête.

« Viens en Chine », dit-il. « On a besoin de gars comme toi là-bas. » Il portait une large moustache, il avait un sourire avenant et sa proposition était si insensée que je ne pus une nouvelle fois que hocher de la tête. Le fait que l'association chinoise n'était affiliée à aucune

église me plaisait. Elle était financée par les dons que Gutzlaff lui-même collectait ou les associations de parrainage qui naissaient dans presque toutes les villes où il s'était rendu, car personne ne savait mieux jouer sur les registres du besoin et de la consolation, de la piété et de l'espoir que lui. Là où Gutzlaff parlait, les auditeurs voyaient s'ouvrir un monde en attente de salut et dont le salut approchait. L'association missionnaire des femmes de Berlin pour la Chine, laquelle devait plus tard envoyer Elisabeth à Hong-Kong, se référait à Gutzlaff, de même que la fraternité missionnaire des Provinces-Unies, à laquelle j'adhérais en qualité de quinzième membre avec le but avoué de partir aussi vite que possible pour l'Extrême-Orient. Dans l'intervalle, je fréquentais à Rotterdam le même séminaire que celui qu'avait suivi Gutzlaff étant jeune homme. Une lettre de recommandation de sa part ainsi qu'un curriculum quelque peu enjolivé me suffirent pour être admis, les coûts étant pris en charge par l'association. Mon manque d'instruction n'était pas un obstacle, on faisait peu de cas des Universités dans les cercles missionnaires et parmi mes condisciples, il y en avaient certains qui n'avaient pas qu'en orthographe latine du mal. Sur la Chine, je n'appris les mois suivants rien, même la langue était absente du cursus, lequel se composait d'études bibliques, de l'art de la prédication et de l'histoire du christianisme. Au début je me faisais l'effet d'un parasite, quasi d'un imposteur. Moi, un missionnaire ? Les professeurs étaient sévères mais sur les questions de foi, il régnait un esprit ouvert qui n'attachait d'importance qu'à la stricte séparation d'avec le « papisme » honni, et avec le temps, cela me plut. Des draps de lits aussi propres que ceux du foyer de l'école, même à la maison je n'en avais connus. De temps à autre je recevais du courrier de mes parents, qui se réjouissaient que leur fils difficile eût retrouvé le droit chemin ; et je me disais qu'au besoin je pouvais aussi passer de Chine en Amérique. Quand l'association m'informa du fait que la somme d'argent nécessaire à la traversée avait été réunie, je me sentis revivre ces jours magiques du printemps 48, quand les nouvelles de Paris nous avaient laissé croire que le monde changerait pour toujours.

Par ailleurs, je n'ai pas l'habitude de parler autant de ma personne. Plus un homme a vécu, plus il se tait, ai-je appris d'Alonzo Potter. Après le départ chaque matin pour le travail du reverend Jenkins, le silence se fait dans la maison, qui se situe dans le prolongement d'une longue rangée de propriétés semblables : des jardins clos, ceints de hauts murs et plantés de platanes nouveaux, de mûriers et de haies taillées. Le quartier britannique de Shanghai ressemble à celui de St. John's Wood, me répète volontiers mon hôte, cela doit être un faubourg de Londres, mais je n'ai jamais été en Angleterre. D'où je viens, les maisons

étaient accolées les unes aux autres, pourvues de chambres basses bâties au-dessus des ateliers de forge, de tonnellerie et de menuiserie. Le feu représentait un danger permanent, mais celui qui en restait préservé avait de fortes chances de terminer sa vie dans la maison qui l'avait vu naître (ce qui, en cas d'incendie, s'avérerait d'autant plus vrai). Sans doute ne serais-je jamais parti de là-bas si un événement de mon enfance ne m'avait donné la conviction, qui ne m'a depuis jamais quitté, que j'étais prédestiné à consacrer ma vie à une grande cause. À l'âge de dix ans, je contractai la rougeole ; un matin, je ne l'oublierai jamais, je me réveillai et le monde extérieur était obscur. C'était au début de l'automne. J'entendais des pas dans la maison et me frottai les yeux. Ma plus jeune soeur s'approcha du lit afin de me demander si j'étais à nouveau guéri. Ouvre les volets, dis-je. Ils sont ouverts, répondit-elle. Je me frottai une nouvelle fois les yeux et clignais les paupières, je percevais la présence de Luise et sentais qu'elle venait de boire du lait chaud. Même ses regards posés sur mon visage, je pouvais les ressentir, mais je ne voyais rien, pas même des points scintiller. Absolument rien.

Tiens, dit-elle, voilà ton lait.

Le mot « aveugle », je le connaissais de l'histoire dans laquelle Jésus rend la vue à un aveugle. Il existait en outre au village un vieil homme, qui ne sortait de chez lui qu'au bras de sa femme, mais je n'avais jamais entendu parler d'enfants aveugles. Le troisième jour, le médecin vint à mon chevet ; il ne pouvait certes pas l'expliquer, avoua-t-il, mais par deux fois déjà il avait été confronté à ce cas, toujours chez de jeunes garçons atteints de rougeole. Il conseilla d'appliquer des compresses chaudes de vinaigre sur les yeux et préconisa un repos absolu, il arrivait parfois que l'on recouvrît la vue. Le pasteur Arnold vint également me rendre visite, il paraissait avoir trouvé une explication, dont il entretenait mes parents à voix basse. Je devais rester allongé, les deux mains jointes au-dessus de la couverture de lit et prier. Le ton de sa voix laissait supposer que j'étais moi-même responsable de mon malheur. L'hiver durant je suis resté couché au lit, les mains gelées, à prier des heures entières, et j'éprouvais une peur indicible. Pour éviter la moindre agitation, on avait installé mon lit dans la pièce attenante à la buanderie, mes frères et mes soeurs étant seulement autorisés à y pénétrer afin de m'apporter quelque-chose à manger. Parfois je m'endormais pendant la journée et la nuit j'écoutais le silence où baignait la maison. Pour la messe de Noël, mes parents m'amènèrent à l'église, où je m'évanouis par le fait d'être resté si longtemps allongé, et par la suite, on assouplit pas à pas la discipline. La cure n'avait servi à rien, le médecin était au bout de sa science. Quand la neige commença à fondre, mon père décida qu'il fût grand temps de se résigner à l'inéluctable et d'en tirer le meilleur parti

possible. Lui-même était capable d'exécuter certaines tâches de menuiserie les yeux fermés, pourquoi un aveugle n'en serait-il pas capable. C'est le moment où j'arrêtais de prier. J'avais confessé tous les péchés dont j'avais gardé le souvenir, mais pas un ne m'avait paru mériter pareille punition. De temps à autre je m'étais montré grossier envers mes frères et soeurs ou bien fait remarquer à l'école par un mauvais comportement, une fois j'avais grignoté en cachette un morceau de gâteau dans le cellier. Pourquoi étais-je cloué au lit et aveugle quand mes amis faisaient les fous dehors ?

Dans ma dernière prière, j'ai dit : guéris-moi, alors je continuerai à prier. J'ai toujours eu un penchant à l'insubordination. En tant qu'aîné, je devais donner l'exemple à mes frères et soeurs, mais le rôle d'enfant modèle ne me seyait pas. Dans le même temps, j'étais un si bon élève que le directeur avait parlé de me proposer à l'école normale primaire à Postdam, mais je manquais maintenant les cours et ma tendance à la rébellion devint plus forte. Quand mon père disait le bénédicité, je déliais les mains. Si ma mère me lisait à haute voix un passage de la Bible, je m'astreignais à penser à tout autre chose. Dans l'atelier de menuiserie, j'apprenais à distinguer par le toucher les différentes sortes de bois, à manier de simples outils, mais si quelqu'un s'avisait de me jouer un tour, j'entrais dans une telle rage qu'il fallait deux hommes adultes pour me maîtriser. C'était comme si l'obscurité autour de moi avait mis au jour une face sombre de ma personnalité. D'aucuns au village me croyaient possédé.